

[Constantijn.02.001] **CONSTANTIN** (CAÏUS FLAVIUS VALERIUS AURELIUS CLAUDIUS CONSTANTINUS) ne fut point décoré de cette pompeuse série de noms au commencement de sa vie. Son père acquit ceux de Valerius Aurelius lorsqu'il eut été associé à l'empire sous le patronage de Dioclétien qui les portait; et les généalogies, qui ne viennent qu'après la fortune, firent connaître plus tard, que le même Constance descendait du frère de l'empereur Flavius Claudius, vainqueur des Goths. Constantin, né à Naïssus dans la Dacie (274) une origine très obscure du côté de sa mère Hélène. Quoique l'abréviateur de Victor dise qu'il fut dévoré du désir de régner dès son enfance, il était loin de l'espérance du trône à cet âge, et il n'en devint que plus digne. Sa première éducation fut l'exemple de son père, qui, dans tous les grades militaires et dans le gouvernement de Dalmatie, s'était montré ce qu'il fut depuis sous la pourpre: sage sans faire profession de science ni de philosophie, païen par les pratiques extérieures, tolérant par principe, sans aversion comme sans fanatisme pour aucune croyance, n'estimant la religion des hommes que par leurs mœurs. S'il ne réussit point à inspirer à Constantin sa douceur et sa bonté, il lui enseigna du moins l'utilité de la modération. L'avènement de Constance au rang de César (292) fut pour sa famille une disgrâce: on l'obligea de répudier Hélène et de se séparer de son fils. Constantin, dans sa 18^e année, alla répondre sur sa tête, à la cour de Dioclétien, de la fidélité de son père. A cette école, plus instructive que n'eut été même celle du malheur, car c'était celle du péril qui, avec toute la sévérité de la leçon présente, laisse l'encouragement de l'avenir, Constantin apprit surtout deux choses qui lui procurèrent ses plus grands succès, dissimuler et attendre.

[Constantijn.02.002] Brave comme son père, peut-être avec plus d'éclat, il sut acquérir par sa soumission les bonnes grâces de Dioclétien, qui le promut au plus haut grade de la milice (tribun de 1^{er} ordre), et il désola Galerius par ses prouesses de valeur, qui lui attiraient l'affection des soldats. Plein de mépris pour les idoles (c'est lui-même qui s'en vanta depuis, si Eusèbe n'en impose pas), il ne se rendit suspect ni aux auteurs des édits de persécution contre les chrétiens, ni aux courtisans, qui sans doute ne manquaient pas d'être plus animés que les princes eux-mêmes contre les proscrits. Dioclétien l'emmena dans son expédition d'Égypte (296); il combattit, sous Galerius, les Perses aux-quels on enleva cinq provinces entre le Tigre et l'Euphrate (297). Galerius, jaloux de sa gloire, plus alarmé encore par son génie entreprenant et prudent, chercha toutes les occasions de le faire périr, avant et surtout après l'abdication de Dioclétien (305); ce ne furent pour lui que des occasions de se signaler. Plusieurs fois il vainquit en combat singulier des barbares d'une stature effrayante. Un jour Galerius le força, dit-on, de terrasser un lion furieux dans l'arène. Il est probable que Galerius ne condamnait pas formellement à cette épreuve le fils de Constance: dans ce cas, la violence était une provocation publique, un défi qui ne laissait au jeune guerrier, en présence de ses compagnons d'armes et de ses ennemis, que le choix de se déshonorer par un refus, ou de s'exposer à une mort certaine pour tout autre moins vaillant et moins intrépide. Ces exploits à la manière des héros homériques, n'avaient rien de conforme à la discipline romaine; mais les légions alors se composaient de Pannoniens, de Thraces, de Goths, d'Africains; ces exploits excitaient l'enthousiasme des barbares. Ainsi, tandis que son père lui assurait l'héritage de l'Occident, il préparait de loin sa conquête des pays orientaux dans l'opinion des peuples et des armées. On enviait le bonheur des sujets de Constance; on comparait les manières affables et la chasteté de Constantin, déjà époux de Minervine et père de Crispus, aux cruautés, aux brutales débauches de Galerius et de son Maximin Daïa.

[Constantijn.02.003] Galerius, qui tenait par lui-même ou par les deux Césars, ses créatures, tout l'empire en sa puissance, excepté la Gaule avec la Bretagne et la péninsule espagnole, épiait la mort de Constance atteint d'une maladie de langueur, et il retenait Constantin captif auprès de lui. Au bout d'un an, ne pouvant plus résister aux instances de son collègue d'Occident, qui seraient devenues à la fin des réclamations à main armée, il lui renvoie son fils, ou plutôt le laisse échapper en tachant de le retenir encore. Constantin sortit de Nicomédie en fugitif par une ruse, et, quand Galerius révoqua l'ordre du départ, il avait douze heures d'avance sur les soldats envoyés à sa poursuite (306). Il reçut les derniers soupirs de son père en Bretagne, pendant une expédition contre les Calédoniens, et l'armée le proclama Auguste par respect pour les dernières volontés du prince mort et à la sollicitation d'un roi des Alemans qui servait comme auxiliaire. Il fallut faire violence à Constantin pour qu'il acceptât; mais il accepta pour garder. Lorsque Galerius reçut cette nouvelle qui confondait ses desseins, il fut tenté de jeter dans les flammes le messager avec l'image du nouveau prince couronné de lauriers, qu'il avait apportée selon l'usage; la réflexion modéra sa haine. Il nomma Sévère Auguste, et rabaisa Constantin au quatrième rang, après Maximin, avec le seul titre de César. Constantin dut se souvenir alors qu'un an auparavant, le jour où l'on avait changé d'empereurs, Galerius l'avait poussé rudement pour qu'il fit place à Maximin promu tout-a-coup aux

70 honneurs de la pourpre. Il ne témoigna encore cette fois aucun mécontentement; et, pendant les six années suivants, il resta comme étranger à ce qui se passait dans les trois autres parties de l'empire, fortifiant la limite du Rhin, s'illustrant par des triomphes sur les Francs et les Chamaves, chéri comme son père pour la bienfaisance de son gouvernement, laissant, comme lui, sans exécution les édits contre les chrétiens, quoiqu'il sacrifiât aux dieux et qu'il instituât des jeux franciques, jeux

75 païens, dans lesquels on livrait aux bêtes plusieurs rois captifs. [Constantijn.02.004] L'an 306, Maxence est élu empereur par les prétoriens, à Rome; le vieux Maximien, reprenant la pourpre, accourt se joindre à son fils contre Sévère envoyé par Galerius pour abattre et punir le tyran. Sévère vaincu et tué (307), Galerius s'apprête à le venger; mais la défection de ses troupes le contraint de fuir honteusement d'Italie. Cependant Maximien s'était rendu auprès de Constantin, lui

80 avait donné sa fille en mariage, l'avait proclamé Auguste mais sans pouvoir le déterminer à passer en Italie pour tomber avec lui sur le fugitif. A Rome, la discorde se met entre le père et le fils; Maximien, chassé par Maxence, empereur sans empire, conspirant partout pour ressaisir la puissance qui lui échappe sans cesse, banni de la cour de Galerius, va finir ses jours chez son gendre par une mort

85 ignominieuse, après deux tentatives d'usurpation et d'assassinat (310). En Orient, l'élévation de Licinius à la place de Sévère avait poussé Maximin à la rébellion; Galerius forcé de lui laisser prendre le titre d'Auguste, meurt deux ans après d'une effroyable maladie en demandant des Prières aux chrétiens (311). A sa mort, la guerre

90 commencée entre Licinius et Maximin ne fut que suspendue par un traité de partage. Maxence, qui avait inondé de sang l'Afrique en punition de la révolte d'Alexandre, et qui depuis cinq ans renouvelait toutes les horreurs des Caligula et des Héliogabale, osa s'attaquer à Constantin sous prétexte du meurtre de son père qu'il avait lui-même traité en ennemi. Constantin s'assure des dispositions favorables de Licinius par la

95 promesse de la main de sa sœur Constantis, et, aussi impétueux dans la guerre que circonspect avant de l'entreprendre, il détruit par de savantes manœuvres et par des prodiges de valeur dans trois batailles toutes les forces ennemies, et il entre comme un libérateur dans Rome, faisant porter devant lui le tête du tyran (312).

100 [Constantijn.02.005] Selon Eusèbe, ou selon Constantin lui-même (Eusèbe assure le tenir de sa bouche), une croix lumineuse avec ces mots Sois vainqueur par ce signe! avait apparu dans le ciel à Constantin et à son armée; des visions célestes lui

105 avaient annoncé pendant son sommeil le succès de la guerre. Mais aucun auteur païen n'a fait mention de ces prodiges, non plus que du labarum et des croix mises sur ces temps-là sur les étendards des légions, ni de la statue qui aurait représenté Constantin une croix dans la main droite. Ces anachronismes renverseraient toutes les idées qu'on a de sa politique. Plus de persécution, liberté du culte, c'était

110 beaucoup pour les chrétiens alors. On voit déjà dans plusieurs de ses édits l'influence du christianisme; Hélène donnait accès auprès de lui aux chrétiens. Il accorda même au clergé d'Afrique des immunités qu'il étendit successivement à d'autres provinces. Il restituait dans leurs libertés, dans leurs biens, les

115 malheureux dépouillés ou réduits en esclavage par Maxence, et dans ce nombre il y avait beaucoup de chrétiens. Mais il se déclarait leur protecteur, comme chef équitable de tout l'empire, et non leur prosélyte; il y avait trop de païens à ménager. Presque aussitôt après la chute du tyran, il s'allie à Licinius par le

120 mariage de sa sœur, et ils signent un édit universel de tolérance en faveur des chrétiens (313). Ceux d'Orient savaient à qui attribuer ce bienfait. Tout-à-coup Maximin prend les armes contre Licinius: il est vaincu, et meurt d'un mal affreux pendant sa fuite. Il tue les enfans en bas-âge de Maximin, il tue de fils de Sévère, il tue le fils de Galerius son bienfaiteur, et la femme et la belle-mère de ce même

125 Galerius, l'une fille, l'autre veuve de Dioclétien. Une rupture éclata entre les deux empereurs (314).

130 [Constantijn.02.006] Le bruit courut qu'on avait surpris une correspondance de Licinius avec Bassianus, beau-frère de Constantin, qui conspirait contre lui. On rapporta aussi que Licinius avait fait abattre des statues de son rival dans la petite ville d'Emone. Quelques années plus tard, Constantin répondit à ses

135 conseillers qui l'exhortaient à punir des séditions pour avoir jeté des pierres contre ses statues: "Je ne suis pas blessé." Mais de la part d'un beau-frère qui partageait avec lui l'empire du monde, l'injure devenait plus sensible. Les batailles de Cibalis et de Mardie forcèrent Licinius à demander la paix et à céder la Dalmatie, la Pannonie, la Dacie, la Macédoine et la Grèce; Constantin posséda la frontière du Danube jusqu'à la Thrace et presque toutes les nations belliqueuses. Licinius, resserré en Asie, pouvait à peine mettre le pied en Europe. On nomma trois Césars; deux en Occident, Crispus et Constantin le jeune, Licinianus en Orient. Les inimitiés restèrent contenues plutôt qu'assoupies par ce traité jusqu'à l'an 323. L'empereur d'Occident laissait voir le progrès des inspirations du christianisme dans son esprit par des lois quelquefois sévères jusqu'à l'excès en matière de morale publique, mais

bienfaites en général pour les peuples, et adoucissant la loi romaine dans quelques-unes de ses dispositions contraires à l'équité sociale et à l'humanité. Licinius avait renouvelé la persécution contre les chrétiens, et ne cessait d'amasser sur lui la haine de tous par ses violences. Les Goths franchirent la limite du Danube, et portèrent leurs ravages en Illyrie, et jusque dans la Moesie et dans la Thrace. Constantin les contraignit de lâcher leur proie, leur imposa des conditions humiliantes, et délivra même les provinces de Licinius. Celui-ci, irrité de ce qu'il appelait une violation de son territoire, prit une attitude hostile contre ce vainqueur qui l'avait servi plus qu'il n'avait voulu. La tactique habile et le courage de Constantin, secondé dignement par le César Crispus, triomphèrent dans les plaines d'Andrinople, sur les eaux de l'Hellespont, enfin à Chrysopolis. Licinius qui s'était enfui à Nicomédie, vint, à l'âge de 63 ans, déposer sa pourpre aux pieds de son beau-frère, et demander pardon par l'intercession de sa jeune épouse. Il fut relégué à Thessalonique, ou l'on ne manqua pas de prétexte pour se défaire de lui quelque temps après (324). Les soldats demandèrent eux-mêmes sa mort, disait-on. Licinianus suivit de près son père. Enfin il n'y avait plus de partage. Semblable à ce héros de la fable qui avait regardé les guerriers nés du serpent de Mars s'entre-tuer avec fureur jusqu'à ce qu'il n'eut qu'à donner le coup de grâce au dernier survivant, Constantin demeurait maître unique de tout l'empire sur les débris de plus de dix empereurs; et il était entouré de quatre fils, de trois frères qu'il avait élevés comme ses fils et qui l'honoraient comme un père, et de trois neveux qu'il adoptait encore.

[Constantijn.02.007] C'est alors qu'il commence à déclarer plus ouvertement sa prédilection pour le christianisme; il assiste au concile de Nicée (325); les évêques, naguère fugitifs ou martyrs, sont conviés à un festin magnifique dans le palais impérial. L'année suivante, Constantin célébra ses vicennales à Rome; mais Rome païenne voyait en lui, non plus le vainqueur de Maxence, mais le protecteur des chrétiens, le grand pontife trop peu zélé pour les dieux du Capitole, peut-être déjà le continuateur des projets de Dioclétien sur l'Orient. Les sarcasmes, les satires injurieuses du peuple percèrent au travers des adulations officielles, en signe de mécontentement et de défiance. Il sortit de Rome pour n'y revenir jamais. Toutefois ce n'est pas à un vain dépit qu'il faut attribuer la translation du siège de l'empire dans un autre lieu; comme on se tromperait si l'on croyait, sur la foi de Zosime, que le remords d'un crime inexpiable ait été, vers cette époque, la cause de sa conversion au christianisme; elle avait commencé de plus loin, elle s'acheva plus tard. Aucun changement subit dans ses opinions ne fut marqué soit par un acte exprès, formel, de néophyte, soit par l'éclat d'une rupture avec le paganisme. Maximien avait laissé, en expirant, auprès de son gendre une furie vengeresse, sa fille Fausta. Elle accusa Crispus de tentatives incestueuses, et le jeune héros, qui avait contribué si glorieusement, trop glorieusement peut-être, à la défaite de Licinius, fut sacrifié. La marâtre qu'Hélène poursuivait de ses plaintes ne tarda pas à périr condamnée à son tour; beaucoup d'amis ou de courtisans furent enveloppés dans cette double ruine (326). Constantin, alors dans sa 51^e année, loin d'être abattu par les chagrins ou ralenti par l'âge, sembla s'animer d'une activité nouvelle, courant sans cesse de la frontière du Danube à la frontière du Rhin, battant les Barbares, Francs, Goths, Sarmates, et au milieu de tant de voyages et d'expéditions guerrières, poursuivant la réforme d'une administration qui embrassait le monde, l'érection d'une capitale qui allait changer la face de l'empire, et le développement d'une révolution religieuse qui mettait en mouvement en l'Europe, et l'Afrique et l'Asie.

[Constantijn.02.008] On dirait qu'il n'avait fait encore que se préparer, et qu'il agissait alors dans toute sa force et dans toute sa puissance. A qui examine sans passion sa conduite, il sera difficile d'adopter cette sentence de Victor, auteur païen: "Il se montra dix ans excellent prince, douze autres brigand, les neuf derniers, dissipateur (*trachala praestantissimus, latro, pupillus*). Les énormes dépenses qu'il fit pour sa ville d'adoption (328-330) et pour d'autres villes encore créées ou rebâties par ses soins, les libéralités répandues à profusion sur les églises et les ecclésiastiques, les récompenses prodiguées à ses amis et aux grands qu'il voulait s'attacher, lui ont mérité jusqu'à un certain point de reproche, qui ne peut cependant effacer la splendeur du dernier tiers de son règne. A cette époque appartiennent tous les actes de réorganisation du gouvernement romain. Dioclétien avait déjà divisé l'empire en quatre départemens; Constantin établit aussi quatre préfectures du prétoire (Italie, Gaule, Illyrie, Orient). Mais sa grande innovation consiste dans la séparation définitive, absolue, des forces militaires et de l'autorité civile. Le préfet du prétoire était le chef suprême de tous les gouverneurs provinciaux, qui réunissaient encore dans leurs mains le pouvoir administratif et le pouvoir judiciaire. Les provinces devinrent moins étendues et plus nombreuses, et il s'éleva entre les gouverneurs et les préfets du prétoire de *vicarii*, dont le ressort comprenait plusieurs provinces dans un même diocèse, et qui

205 relevaient seuls immédiatement des préfets. Constantin divisait les offices et multipliait les degrés de la hiérarchie pour balancer la prépondérance politique des magistratures souveraines. La direction générale des troupes, détachée des préfectures, fut transmise à deux commandans nouveaux, l'un pour l'infanterie, l'autre pour la cavalerie (*magistri equitum, peditum*); le nombre des légions s'augmenta, et le nombre des soldats dans chaque fut diminué en proportion (de 6000 à 1000). C'était créer beaucoup d'empois de tribuns à donner, et, avant tout, rendre plus difficiles les révoltes des corps.

210 [Constantijn.02.009] Constantin plaça des garnisons dans les villes, et institua une gradation dans le service militaire: garde impériale (*domestici*), troupes palatines ou *praesentales* dans l'intérieur, troupes des frontières; les prétoriens de Rome avaient été cassés en 312. Zosime lui reproche d'avoir ruiné la discipline en accoutumant les légionnaires à l'insolence et à la mollesse par leur séjour dans les cités, et en avilissant les défenseurs des frontières; mais dans un temps où l'empire était le monde n'avait-on besoin de garnisons qu'aux extrémités, et la discipline romaine était-elle autre chose qu'un nom, quand il n'y avait plus de soldats romains? Constantin qui connaissait le faible des hommes, imagina une hiérarchie nobiliaire: trois classes de comtes, ancienne nomenclature attachée désormais à des distinctions plus déterminées et plus positives; des titres d'*illustris*, de *spectabilis*, d'*egregius*, de *perfectissimus*; au-dessus de tous celui de *nobilissimus* pour la famille impériale: trésor inépuisable de largesses qui ne ruinaient pas les finances, et avec lesquelles on pouvait acquérir beaucoup d'amitiés et racheter beaucoup de haines. Mais de tous les changemens qui s'opérèrent sous son règne, le plus important par les résultats, ce fut l'affranchissement d'abord, puis l'intronisation du christianisme. Constantin paraît avoir compris que l'insurrection chrétienne, n'ayant pu être étouffée par la puissance des empereurs, devait conquérir à sa fin l'empire. La force d'un parti ne se mesure pas seulement à ses proportions numériques, mais à l'intelligence, à l'énergie qui le constituent et qui l'animent.

220 [Constantijn.02.010] Il y avait vie et avenir dans le christianisme, dépérissement dans l'idolâtrie. Mais l'idolâtrie, ou l'attachement au passé, régnait encore chez une trop grande partie de la population pour qu'il ne fut pas dangereux de la répudier brusquement. Il ne faut pas s'en rapporter aux éloges d'Eusèbe: Constantin se serait bien gardé de les mériter. Il conférait avec les évêques, il les honorait, mais il ne se défaisait point du pontificat, qui lui attribuait la juridiction suprême en matière de religion païenne. C'est comme grand-pontife, qu'il ferma des temples scandaleux, qu'il interdit les sacrifices nocturnes, et l'introduction des aruspices dans les maisons particulières. Il ne venait pas, comme empereur et comme chrétien, déclarer la guerre à l'ancienne religion de l'empire. On vanta son empressement à conserver la paix de l'Église et la pureté de la foi par ses oraisons et par ses écrits. Néanmoins son orthodoxie faillit quelquefois; il eut le malheur de protéger pendant un temps Arius et de condamner Anastase; mais en se trompant sur le dogme, il ne dévia jamais de sa politique: toute dissidence qui troublait l'ordre, était réprimée. Sa croyance fut toujours utile à son pouvoir, jamais son pouvoir ne fut sacrifié à sa croyance. Sans afficher de pratiques extérieures du culte des chrétiens, surtout dans les premiers temps, il aimait à paraître inspiré. Il fit porter dans son camp, lors de la guerre contre Licinius, un tabernacle où il s'enfermait pour prier avant la bataille, d'où il sortait tout-à-coup rayonnant de joie, affermissant la confiance des soldats chrétiens, exaltant les païens par une opinion de puissance surnaturelle.

235 [Constantijn.02.011] Lorsqu'il traça, suivant les rites anciens, le sillon d'enceinte de la future Constantinople, on s'étonnait de le voir étendre énormément la circonférence: "Je m'arrêterai, dit-il, quand celui qui marche devant moi me l'ordonnera." Cependant il ne se fit baptiser qu'à son lit de mort (337). Ce fut à l'âge de 64 ans qu'il termina sa carrière, lorsqu'il allait à la tête d'une armée formidable porter sa réponse au roi des Perses, qui lui avait redemandé les cinq provinces par Galerius. Constantin commit la faute de partager l'empire entre ses fils et ses neveux; par malheur, ses fils étaient ambitieux comme lui, sans que pas un fut capable de dominer sur les autres, comme il avait lui-même régné sur sa famille. On l'accuse d'avoir aimé le faste, les jeux, le luxe des vêtements et des édifices, d'avoir eu trop de faiblesse pour des favoris et trop d'indulgence pour des magistrats coupables; mais la postérité lui a justement décerné le surnom de *Grand*: elle considérait en lui le guerrier toujours vainqueur par son courage et par son génie, le monarque toujours obéi pendant trente-un ans de règne, après un demi-siècle d'anarchie et de guerres civiles, l'auteur de l'une des révolutions politiques et morales qui ont eu l'influence la plus étendue et la plus durable sur les destinées du genre humain.

240 N-T.

245 [Constantijn.02.012] Note sur la numismatique de Constantin-le-Grand. Sous le règne de Constantin, les monnaies des empereurs d'Orient commencèrent à être frappées à

Constantinople. Sous son 4e consulat, au commencement de l'année 315, on trouva encore le légende *solis invicto comiti*, qui le proclame le *compagnon invincible du soleil*. Sur ces pièces, Constantin à la tête radiée: il est ainsi divinisé et représenté comme le soleil ou Apollon. On voit aussi Néron avec la couronne radiée, qui est portée plus tard par tous les empereurs, depuis Balbin jusqu'à Constance Chlore inclusivement. Constantin est le premier que l'on voie, sur les médailles, la tête ceinte d'un diadème orné de pierreries: jusqu'à lui, les empereurs portent une couronne de laurier.

[Constantijn.02.013] Les titres les plus fastueux que les médailles donnent à Constantin sont ceux de libérateur de l'univers, restaurateur de la liberté, vainqueur de toutes les nations, toujours victorieux, gloire du siècle. Sur quelques pièces, il est nommé *exsuperator*, s'élevant au-dessus de tous; sur d'autres, conservateur de son Afrique, conservateur de sa Carthage (*suae Africae, Carthaginis suae*). Plusieurs revers sont consacrés au génie, au courage, à la sagesse du prince. Quelques médailles portent la légende DAFNE CONSTANTINIANA, que l'on explique par un château-fort ainsi nommé que Constantin fit construire en Moesie, sur la rive du Danube (voir Procop. *De oedific.*, l. IV, c. 7, p. 83). Les médailles de Constantin sont nombreuses; mais surtout en petit bronze. Le cabinet de France en possède 20 en or, 50 en argent, autant en moyen-bronze, 5 en grand bronze, près de 1,000 en petit bronze, toutes avec quelques différences. Sous ce règne, l'art numismatique commence à décliner sensiblement.

D. M.